

B i b l i o t h è q u e
des
**SCIENCES
HUMAINES**

**Jeux, modes
et masses**

1945-1985

par

PAUL YONNET

nrf
Éditions Gallimard

AU CŒUR DES PRATIQUES

Tiercé, jogging, musique rock, chiens et chats, automobile, mode vestimentaire : images, parmi les plus représentatives, d'un paysage qui tourne, d'une société nouvellement apparue, la société démocratique de masse, une société qui a plus changé en quarante ans que durant les deux siècles précédents. D'autres sujets auraient pareillement mérité de retenir notre attention : le bricolage, le jardinage, les clubs de vacances, la cuisine, les grandes surfaces commerciales, les petites annonces, la bande dessinée, de nombreux sports de loisir, la télévision, les jeux vidéo, le téléphone, l'audiovisuel en général... Ce bouleversement révolutionne en effet l'ensemble des modes de vie. Aux contemporains, il se présente sous des visages essentiellement matériels. Cependant, il n'est pas matériellement, ni même technologiquement déterminé. La modernité n'est pas une conséquence automatique de la découverte scientifique.

Pour prendre un exemple, leader mondial au début de l'ère automobile, la France ne tient pas longtemps ce rang. L'élite une fois servie, la société française n'imagine pas une extension démocratique des consommations. Les États-Unis, en revanche, trouvent les voies d'un tel processus : la massification est une invention collective. Ni un dû, ni un hasard, ni une contrainte. Le présent ouvrage a pour ambition d'en scruter la genèse et le développement, d'en analyser les modalités, d'en détecter les objectifs et les conséquences.

C'est après la Seconde Guerre mondiale que la France, l'Europe occidentale se convertissent d'un coup, presque brutalement, changent de corps. Paraissent happées par un modèle

de développement, un genre de vie, un type de production de biens et des services, un mode de consommation naguère jugés sans attrait, peu sérieux, corrupteurs même, ou bien opérant une séduction coupable et superficielle. En quinze ans, à des rythmes variés et selon des modalités diverses, l'Europe rejoint le courant de modernisation à l'œuvre en Amérique, elle adhère à ses procédés, à ses objectifs, et joue son rôle dans le déploiement de formes particulières. L'un des moyens – et le plus visible indice – de cette solidarisation à l'échelle occidentale réside en effet dans la constitution d'un peuple adolescent cosmopolite autour de la culture rock, une horizontalité générationnelle de masse élaborant un langage international de reconnaissance, essentiellement non verbal. À partir de 1964-1965 et de l'Angleterre, la pop affirme même clairement sa vocation à l'universalité. Groupe devenu socialement irresponsable, du fait de l'allongement et de la nature des apprentissages, les adolescents ont retourné la situation et sont à présent un ensemble phare, qui donne le ton. En matière de goûts, de mœurs, d'élaboration culturelle. Fin de l'idée qu'à des palliers naturels de croissance personnelle, correspondraient des acquisitions progressives de responsabilité sociale. Fin des longues attentes de reconnaissance de maturité ¹.

C'est là un phénomène de portée historique, non seulement parce qu'il joue un rôle intégrateur dans les processus de modernisation, non seulement parce que – ce faisant – il subvertit les divisions nationalistes de la culture, mais aussi parce qu'il rend caduques les analyses traditionnelles de la sociologie en termes de stratification par les classes ou les catégories socioprofessionnelles. Non que doivent être abandonnés ces critères comme outils d'analyse et recours argumentaire. Mais la sociologie des classes est sans prise sur le phénomène de la massification : elle échoue à l'expliquer, à la comprendre, à l'intégrer dans ses schémas, en définitive à l'admettre. Ordonnant en effet aveuglément le phénomène de la massification selon ses propres obsessions, elle vise par de curieuses mises en perspective à en nier l'existence, à

1. À cette anecdote, on mesure le chemin parcouru : Charles Trenet et Johnny Hess ont débuté, en plein entre-deux-guerres, dans une revue intitulée *La Revue des moins de trente ans*. « Ce qui à l'époque paraissait bien jeune », a précisé Trenet au cours d'une récente émission de radio (Radio-France, 1^{er} mai 1983).

l'annuler. Au mieux, il s'agit d'une réalité qualifiée d'« éphémère », voire de « trompeuse ». Victime de ses préjugés, cette sociologie a d'autant plus souligné les écarts sociaux que ceux-ci se réduisaient, tout en dénonçant comme « combinatoire » inutile les différenciations personnelles à l'œuvre dans la société de consommation.

Il n'y a pas de consensus en sociologie. Et il y aurait quelque injustice à faire table rase de l'immédiat passé. À oublier qu'Edgar Morin a le premier observé, dès son apparition en France, l'émergence du « temps des copains » et de la « culture jeune ». Et qu'il a également scruté l'introduction de la modernité dans une commune rurale (Plodémet). Il y aurait quelque injustice encore à oublier les premières tentatives pour analyser les pratiques de loisir (Henri Lefebvre, Joffre Dumazedier). Il y en aurait déjà moins à ne pas noter les grandes enquêtes de sociologie du travail dans le nouveau monde industriel : elles paraissent souvent supposer que le réel industriel demeure la stase magnétique de l'évolution, l'état de la classe ouvrière – « la classe », territoire mythique – augurant des formes de l'avenir. Espérer de Billancourt, telle est encore la question.

Mais l'ambiance générale, intérieure, dominante, de la sociologie me paraît tout autre. Et déborder la production publique : c'est un état d'esprit qui prend un caractère aigu à partir des années 1964-1965. Il présuppose que les acteurs sociaux vivent presque intégralement sous l'empire du faux, le vrai de l'expérience ou du désir n'affleurant que par instants, quand la censure et la répression sont elles-mêmes dépressives. La tendance profonde de la sociologie est alors d'imaginer la société comme un tout manipulé par des appareils de célébration ; cette fable lui permet d'asseoir une vocation dite bien à tort « critique » : elle se mue en appareil de déconsidération systématique, image acquise aux yeux de l'opinion publique et qu'elle traîne depuis comme un boulet.

Les sociologues – apprentis, professionnels, apparentés, amateurs et du dimanche – ont longtemps vécu, intellectuellement, s'entend, mais aussi matériellement, de cette culture de la dénonciation. Sans mesurer le prix de ce confort : ils recouvriraient ainsi la discipline de ses propres cendres. Sous la consommation de masse, ils n'ont voulu voir que contrainte, approfondissement de l'aliénation et alimentation du système

des objets; sous l'exercice du suffrage, un complot bourgeois; sous la montée des classes moyennes et derrière la tertiarisation de l'économie, comme chez Pierre Bourdieu – où ce trait a dépassé le stade de la caricature – ils n'ont décelé que vacuité improductive, perte de valeur et soumission du prolétariat à la domination de la « classe importatrice », redoutant l'affirmation des petits-bourgeois, ce jambon favori des sandwiches théoriques de l'ouvriéro-intellectualisme¹; sous toute démocratisation, ils n'ont aperçu que la volonté de perpétuer l'Ancien Régime; dans la mode, l'évanescence superstructurelle bien connue des classes décadentes; comme dans la jeunesse, ils ne voulaient voir que débris épars des différentes classes sociales. Encore un complot des classes dominantes.

Implicitement ou explicitement, c'était juger du caractère de la société moderne d'après des valeurs en usage dans le passé, quitte à les affirmer déjà présentes au bout de l'évolution. Valeurs adaptées à des sociétés cloisonnées, divisées à l'intérieur d'elles-mêmes en groupes plus ou moins fermés et où la socialisation supposait toujours son intégration exclusive dans un groupement particulier. En deçà d'une vraie critique, cette sociologie laisse finalement entendre qu'il y a une sorte de perversion dans la modernité elle-même, comme si les hommes se voyaient aujourd'hui transformés plus ou moins en robots si profondément aliénés qu'ils ne pourraient même plus prendre conscience de leurs rapports avec le milieu social, sinon en vue d'élaborer une tactique limitée à l'objectif d'une prise de pouvoir. Jugées à l'échelle des valeurs à peine enfouies des *good old times* – ce terreau subtil de la sociologie –, les nouvelles pratiques de masse étaient soit ignorées, soit condamnées d'un trait sans appel, en tout cas immédiatement passibles des tribunaux sociologiques. Cause entendue : la massification (dans le capitalisme) était un pas collectif (de plus) vers la décadence.

1. « Le petit-bourgeois est un prolétaire qui se fait petit pour devenir bourgeois », écrit P. BOURDIEU – dans *La Distinction* (Paris, Éd. de Minuit, 1980, p. 390) – pour expliquer la faible fécondité des classes moyennes. Le petit-bourgeois renoncerait à « la prolificité du prolétaire, qui se reproduit, tel quel et en grand nombre », pour « choisir » de se conformer par une descendance limitée aux « attentes rigoureusement sélectives de la classe importatrice ». À noter que le petit-bourgeois est soit un prolétaire dénaturé, cas le plus fréquent (pente montante), soit un bourgeois rejeté (pente descendante), soit un aspirant bourgeois en voie de ratage, soit un sous-bourgeois soupirant en train de compenser, soit un presque-bourgeois condamné à ne jamais atteindre l'étage suprême de la domination (trois exemples d'un angoissant surplace). Etc.

Dans le même temps se mettait d'autre part en place un étonnant discours des conditions préalables, statistiques, théoriques ou méthodologiques, seules susceptibles d'autoriser un jour le sociologue à entrer dans le vif du sujet. Percer le mystère du réel supposait tantôt réalisée une mathématisation cumulative – et l'amour des « données » fanfreluches se substituait à l'intérêt pour les objets ¹ –, tantôt menée à son terme une élucidation théorique à tiroirs et à double fond. Ce discours sur les préludes avait pour effet de reporter aux calendes grecques la réalisation de l'acte de connaissance, mais pas la prise de parti. Plus grave : il venait en quelque sorte boucler le système par lequel la sociologie tentait de se prémunir contre les phénomènes du contemporain, c'est-à-dire, en un sens, se séparait de ses sujets, renonçait à elle-même.

Retranchée derrière ses palissades, abritée par son imperméable « scientifique », satisfaite de ses bricolages hypothétiques, la sociologie a en effet tenté d'ériger en système de validation son extériorité voulue aux sujets, aux acteurs comme aux pratiques. Or, une telle démarche efface les buts initiaux de la discipline, dont elle sape la légitimité. Comparée à l'histoire et à l'ethnologie, la sociologie dispose du privilège de l'immédiateté. Dans le temps et dans l'espace. L'accès au sens intérieur est rendu possible, il est facilité par cette double concomitance dont ne peuvent bénéficier, à leur corps défendant, ni l'histoire, ni l'ethnologie, déportées tantôt dans le temps, tantôt dans d'autres cultures, souvent dans les deux. Lorsqu'elle se prive de ces avantages, la sociologie renie sa vocation, et les sociologues choisissent de porter le regard du sourd sur des phénomènes auxquels, pourtant, ils participent parfois eux-mêmes au quotidien, ou dont ils sont au pire les témoins.

Que le sociologue renonce à ses stratégies de discorde préalable, aux théorisations de ses préjugements, de ses interdits, voire de ses méconnaissances, qu'il accepte de se concevoir

1. « La tâche essentielle consiste naturellement à faire progresser l'accumulation systématique des données, notamment par la création et le développement des banques de données sociologiques. Mais il est également nécessaire... de promouvoir des innovations institutionnelles dans le domaine de la comptabilité sociale, en même temps que la collaboration entre les différents types d'instituts amenés à collecter, gérer et analyser des informations sociales » (Raymond BOUDON, in « Analyse secondaire et sondage sociologique », article des *Cahiers internationaux de sociologie*, juillet-décembre 1969, pp. 5-34, c'est nous qui soulignons).

comme un homme dans une masse d'autres hommes, qu'il se demande en quoi il est alors pareil aux autres, en quoi il participe d'une identité sociale (soit le contraire d'une introspection, où l'on se demande : en quoi suis-je différent des autres?), et il découvre cette masse œuvrant à demi clairement, avec un degré certain de conscience. Non seulement les acteurs sociaux font la société, mais ils savent dans ses grandes lignes la société qu'ils font. Quand bien même cette dernière appellerait des réserves, parfois importantes, le sociologue a donc l'obligation scientifique de cultiver la proximité providentielle des phénomènes sociaux. Et ne pas se contenter du voisinage : mais viser leur intériorité. C'est toujours le cœur des pratiques qui fait sens.

1

TIERCÉ

*Les nouveaux dimanches
de la démocratie*

Les textes qui suivent ont été publiés dans la revue *Le Débat* (Gallimard), entre novembre 1980 et mars 1985. Ils ont été revus, corrigés, augmentés et complétés de notes. « L'œuvre des individus » et trois annexes sont inédites : « Incertitude et pronostic », « Sucres ou pas sucres? Un exemple de débat diététique : pour ou contre la ration d'attente », et « Hallyday *for ever* ». « La boxe des femmes » a été publié dans *Spiridon* (revue internationale de course à pied, mai-juin 1985). « Rock et chanson française » est la version augmentée d'une communication faite au premier Colloque de recherche sur la chanson française (11-13 novembre 1983, à la Sainte-Baume).

Le 31 mars 1974, après vingt ans d'existence, le pari tiercé (couru sur l'hippodrome d'Auteuil) bat un nouveau record d'enjeux : 90 millions et demi de francs. Au cours de l'année 1975, la barre des 100 millions (10 milliards de centimes) est franchie. Plus de 80 tiercés sont alors disputés par an, environ 10 à 11 millions de bordereaux de paris tiercés sont traités chaque dimanche par le Pari mutuel urbain (P.M.U.), dont les agences – pour la plupart ouvertes dans des cafés, bistrotts, bars-tabacs – ne cessent de se multiplier. Il y en avait 960 en 1954, lorsque a été créé le tiercé, on en compte en 1978 plus de 5 600, dont 2 500 mandataires accrédités qui n'enregistrent les paris que sur les courses à tiercés (et à quartés) – à l'exclusion des paris simples quotidiens en particulier. Les « tiercéistes », eux, sont évalués à sept ou huit millions, parfois plus. Ils ont à leur disposition une presse périodique spécialisée qui s'est considérablement développée (environ 35 titres) et qui s'est diversifiée. Mieux même puisque les quotidiens d'information générale ont dû s'adapter : la plupart consacrent une surface considérable au tiercé, la veille de la course. Comme une outre fertile, d'ailleurs, le tiercé a essaimé : sur les hippodromes et dans certaines régions, on peut jouer au trio, au triplé et au triplet. Le tiercé est au zénith : il est le « loisir n° 1 des Français », un loisir maintenant télévisé en couleurs. Et plus personne ne s'étonne de voir (ou d'entendre) les journaux d'information radiotélévisés du dimanche soir s'ouvrir sur les résultats de la course ayant servi de support au pari tiercé, en

attendant le calcul des rapports de la combinaison gagnante, lorsque cela n'est pas déjà fait.

En termes économiques, on peut souligner que par son chiffre d'affaire, le P.M.U. s'est hissé dans le peloton de tête des entreprises françaises; que, par ailleurs, l'État opère des prélèvements importants sur les enjeux (faute de tiercé, il devrait majorer l'I.R.P.P. – impôt sur le revenu des personnes physiques – de 4 %); on peut aussi retenir que les ressources de l'État issues des prélèvements sur les paris représentent 22 % du montant total des dépenses budgétaires consacrées à l'agriculture¹, et qu'avec le tiercé, une branche particulière de l'économie nationale est née. Mais le plus important n'est pas là. Il réside dans ce phénomène collectif, dans l'*imprégnation* définitive des dimensions du social par le phénomène tiercé. Au point que Gaston Plissonnier, membre du Comité central du parti communiste français, se doit de garantir la liberté de jeu au même titre que la liberté de culte, dans l'hypothèse d'une arrivée de la gauche au pouvoir : « Le programme commun ne vise pas à bouleverser les habitudes acquises par un grand nombre de Français. Le programme n'a prévu aucune mesure à l'encontre de l'organisation des courses de chevaux » (réponse à un questionnaire de l'hebdomadaire *Week-end*, février 1973, peu avant le premier tour des élections législatives de mars 1973).

Si le tiercé n'est pas toute la France, bien entendu, il y a une « France du tiercé », nommément invoquée – avec mépris, d'ailleurs – à défaut d'être clairement identifiée, et les mots « tiercé » et « tiercéiste » sont entrés dans les dictionnaires, entre la « tierce » et le « tiers ». Aujourd'hui, dans le langage courant et dans la communication publicitaire, le tiercé est même devenu un signifiant général, dégagé de son référentiel primitif (le pari strictement hippique) : toute opération sociale présentant les caractères formels et simples d'une série de trois éléments distincts, quels qu'ils soient, est aujourd'hui justiciable d'une appellation « tiercé » non contrôlée et la plupart du temps désignée comme tel (par exemple, le « tiercé

1. In conférence de presse prononcée le 28 mars 1978 par M. Hubert de Chaudenay, président de la Fédération nationale des Sociétés de courses en France et de la Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France.

du hit-parade», le « tiercé du rire », le « tiercé du meuble », etc.)¹.

Les conditions subjectives de lancement de ce jeu laissaient-elles présager un tel succès, une telle croissance du phénomène, au point d'avoir modifié les rites dominicaux de la société française? L'examen des conditions de départ – éclairant le pari tiercé d'un jour inattendu et révélant d'un coup sa densité sociale – suffit à écarter les erreurs ordinaires, à éviter de s'engager les yeux fermés à contre-voie.

Aux origines était... le scepticisme.

Janvier 1954 : les Français découvrent le nouveau président de la République. René Coty vient d'être élu par l'Assemblée nationale et le Sénat réunis en congrès à Versailles, après sept jours de palabres et treize tours de scrutin. En Indochine, la guerre continue. Trois des meilleures divisions Viêt-minh ont refermé le verrou de Diên Biên Phu, « proie tentante, mais coriace », assure la propagande officielle, assez satisfaite de son « camp retranché ».

Les courses de chevaux et les paris hippiques ne tiennent alors guère de place dans la vie quotidienne des quarante-trois millions de Français. Des réunions hippiques ont lieu chaque jour, mais les journaux ne leur portent intérêt qu'à l'occasion des grandes épreuves (cinq ou six fois dans l'année). Le reste du temps, la rubrique hippique se résume au pronostic de routine, en page intérieure, parfois agrémenté de quelques « impressions » ou d'un « bloc-notes ».

C'est le 22 janvier 1954 que le P.M.U. et les sociétés de courses lancent, avec l'assentiment des ministères de l'Agriculture et des Finances, un nouveau pari hippique : le tiercé. Le Prix Uranie, course de trot attelé réservée aux femelles et disputée à Enghien, lui sert de support. Il y a vingt-trois partants. La jument *Écho* l'emporte à la cote de 72/10 devant *Captivation H* et *Évora*. La course s'est déroulée dans l'indifférence générale et si le driver d'*Écho*, Patrick Céran-Maillard,

1. Également, lu dans *L'Express* : « Le P.C.F. est le seul à avoir réussi un étonnant tiercé politique : il est en mauvais termes avec Moscou, avec le parti socialiste et avec le gouvernement » (*L'Express* du 31 juillet 1978, n° 1412). Nous pourrions multiplier les exemples.

se rappelle cette victoire, c'est parce qu'à dix-huit ans il gagnait pour la première fois à l'attelage dans la région parisienne : « Mais je puis vous garantir que nous n'étions pas émus de disputer le premier tiercé. On en avait très peu parlé et ce nouveau jeu est passé complètement inaperçu ¹. »

Effectivement, les enjeux réalisés sur le tiercé du 22 janvier 1954 sont environ quatre fois moins importants que ceux du couplé ², né en 1949.

Dans la presse, on a cependant un peu parlé de ce nouveau jeu. Jean Trarieux, l'un des chroniqueurs hippiques les plus connus, publie dans *Le Figaro* du 21 janvier 1954 – la veille du premier tiercé de l'histoire – un article violemment hostile : « Le P.M.U., dans son œuvre de transformation du jeu aux courses en attrape-gogos, est insatiable... De qui se moquet-on?... C'est une petite amulette supplémentaire, tout à fait incapable d'augmenter les recettes de façon appréciable... Le P.M.U. achève de faire du jeu aux courses une loterie qui ajoute aux risques sans ajouter utilement aux profits. »

Le tiercé doit donc faire ses preuves et s'il ne démontre pas qu'il peut, à tout le moins, « ajouter utilement aux profits » des propriétaires et de l'institution des courses, nul doute que son existence sera éphémère. Le tiercé, accueilli avec scepticisme par les joueurs traditionnels (turfistes) et les professionnels (propriétaires, jockeys, entraîneurs, journalistes), doit vaincre rapidement l'indifférence générale et l'hostilité déclarée de quelques-uns – ceux qui n'ont pas abandonné tout espoir de rétablissement du bookmaking privé.

Un deuxième tiercé est organisé le 23 janvier 1954 à Vincennes et le troisième tiercé a lieu le lendemain 24 janvier. Cette fois-ci, c'est le Prix d'Amérique, course prestigieuse, officieux championnat du monde des trotteurs, qui lui sert de support. *Feu Follet X* gagne à la cote de sept contre un, mais les enjeux ont plus que doublé depuis le premier tiercé du 22 janvier. Ils demeurent nettement inférieurs aux enjeux réalisés sur le couplé mais la preuve est faite que l'expérience tentée vaut d'être poursuivie. Initialement limité au départ

1. In l'excellent article de Pierre JOUREAU, *Week-End*, 8 avril 1978.

2. Comme son nom l'indique, le couplé consiste à découvrir deux chevaux à l'arrivée d'une même course. On appelle couplé gagnant la formule par laquelle le parieur doit désigner les chevaux qui termineront aux deux premières places. L'ordre exact d'arrivée n'a pas à être précisé. Pour le couplé placé, il faut et il suffit que les chevaux choisis terminent parmi les trois premiers.

PAUL YONNET

Jeux, modes et masses

**La société française et le moderne
1945-1985**

Dans le moderne, faire voir le plus moderne ; à l'intérieur du contemporain, donner à concevoir le plus proprement contemporain : telle est l'ambition de ce livre.

Le tiercé, ou les voies imprévues de l'adhésion aux rituels de la démocratie ; le jogging, ou la réponse par le corps à la crise ; la vague rock, ou l'invention de l'internationale adolescente ; le compagnonnage animal, ou l'épreuve des limites de l'humain ; la société automobile, ou le basculement dans l'univers de la mobilité ; la généralisation de la mode, ou l'entrée dans une nouvelle logique du paraître : autant d'échantillons du grand changement qui, depuis 1945, n'a pas seulement révolutionné niveaux et modes de vie, mais créé littéralement une autre société. Ils sont analysés ici sous un double éclairage : dans leur signification universelle, en tant qu'expressions de la *société démocratique de masse*, et du point de vue des résistances spécifiques de la société française à la modernité.

Contre les préjugés « critiques » inspirés par un élitisme archaïsant, en rupture avec une sociologie académique engoncée dans des catégories d'un autre âge, un effort pour regarder et pour penser sa société dans son mouvement même.

À la suite de *Jeux, modes et masses*, Paul Yonnet a publié dans la même collection : *Systèmes des sports (1998)* ; *Travail, loisir. Temps libre et lien social (1999)* ; *Huit leçons sur le sport (2004)*.



9 782070 705542



Extrait de la publication
86-1 A 70554 ISBN 2-07-070554-4